

PENSÉES PERSONNELLES

Théodore Gouvy

Les lignes suivantes, extraites de lettres, billets ou cartes diverses, montrent l'évolution des idées et des jugements de Gouvy, depuis les heures parisiennes de sa jeunesse jusqu'aux derniers moments de sa vie passés en Lorraine. Anecdotiques ou profondes, elliptiques ou détaillées, ces pensées sincères résument les opinions musicales du compositeur. (Citations tirées de la thèse de Martin Kaltenecker, Théodore Gouvy, soutenue en Sorbonne en 1986.)

¶ « Jusqu'à ma vingtième année, je n'ai connu autre chose que la musique de Herz, celle-là même que Schumann appelait : *herzlose Musik* [musique sans cœur]. »

¶ « Mon but, mon ambition n'est pas de devenir professeur ou pianiste de profession. Je regarde la musique de plus haut que cela. »

¶ « [L'Allemagne] est la patrie de la musique instrumentale, parce que là-bas il y a des symphonistes célèbres comme Spohr et Mendelssohn qui forment des élèves à leur école. »

¶ « [L'exécution de mon ouverture fut] déplorable, mais le public n'y a vu que du feu car il n'accorde son attention qu'aux quadrilles, galops, romances qu'on lui prodigue à foison. »

¶ « Les suffrages des amis sont, comme ceux des salons, en quelque sorte obligatoires ; aussi on les prend pour ce qu'ils valent. »

¶ « Je vois maintenant qu'en choisissant la carrière de musicien, je ne me suis pas trompé de route. »

¶ « Padeloup est stupéfait de voir [à Leipzig] des choristes qui n'ont pas l'air de s'embêter sur scène. »

¶ « L'impression de la musique de Mendelssohn a été diverse selon les aptitudes des auditeurs. Le résultat des opinions de la masse est à peu près ceci : "C'est bien beau, mais c'est embêtant." Comme le festival avait lieu [...] au Cirque, beaucoup de badauds sont entrés, en suivant la foule, croyant qu'ils allaient voir des chevaux, et se sont dépêchés de sortir, voyant que Stockhausen et M^{lle} Bockholz ne se décidaient pas à faire le grand écart. »

¶ « Que de temps il faut pour que chaque homme soit remis à sa place et pour que la Vérité soit distinguée de l'erreur. »

¶ « J'ai été bien frappé de l'idée que vous [Hiller] émettez, à savoir que le centre de gravité de notre Art se déplace et n'est plus au théâtre. Je croyais être le seul de cet avis, car je n'ai jamais pu par ici le faire croire à personne, et cependant il suffit d'entrer une fois dans tous nos pince-culs lyriques pour être convaincu que l'Art a peu de chose à faire dans ces établissements-là. »

¶ « Les excursions que je fais parfois en Allemagne et surtout auprès de vous [Hiller] sont comme des oasis au milieu de notre vie à Paris entourée de tant de tumulte et d'indifférence. »

¶ « Depuis que j'ai fait mon opéra, je n'ai encore rencontré que des ennuis. »

¶ « Depuis que nous nous sommes quittés à Paris, j'ai vécu ici en solitaire, mais pourtant pas oisif. J'ai mis en musique 33 poésies de Ronsard. La France n'a qu'un poète lyrique à offrir aux compositeurs, mais personne ne le connaît, car il est mort et enterré depuis 300 ans. Je puis donc dire que j'ai *découvert* Ronsard, à peu près comme Alexandre Dumas a découvert la Méditerranée. »

¶ « Vous [Hiller] avez très bien défini le but de la musique instrumentale : "Nous élever au-dessus des choses vulgaires", et c'est pour cela qu'elle a les sots contre elle. »

¶ « Plus je vieillis, plus je perds confiance. Je n'ai pas de diplômes... »

¶ « Tu [Henriette Gouvy] sais que je suis mauvais diplomate et les fiévreuses intrigues et demandes des musiciens d'ici ne sont pour moi qu'un spectacle amusant. [...] C'est aussi un délice de piétiner tout cela. »

¶ « Je me défie de moi-même. Je ne suis plus à la page. »

¶ « En entendant les variations de Mendelssohn, puis celles de Schumann et de Brahms, je rentre dans ma coquille et je me dis que je ne suis après tout qu'un dilettante. »

¶ « Sans me vanter, je suis modeste par tempérament et par conviction, et j'ai lu trop souvent Bach et Mozart pour ne pas rester dans ces bons principes. »

¶ « Je suis frappé de stérilité absolue ; à côté de moi poussent de jeunes talents auxquels on s'intéresse toujours plus. »

¶ « Maintenant tout un courant va vers la musique descriptive, présidé par Massenet et Saint-Saëns, et le public y trouve sa joie. »

¶ « Je vous avoue que je serais d'autant plus heureux de pouvoir venir une fois à Cologne avec une œuvre chorale qu'il y a peu de chances pour moi de pouvoir jamais en entendre une à Paris d'une manière complète. »

¶ « De plus en plus je sens que je n'ai pas de patrie ici [à Paris] ; je trouve tout mesquin, ennuyeux, en retard culturellement. »

¶ « [J'ai décidé de] reprendre le bâton du pèlerin et chercher à l'étranger ce que je ne trouve pas dans mon pays. »

¶ « L'hiver je ne peux pas travailler. Le temps maussade influe sur moi... Vive le printemps ! »

¶ « J'ai pensé avec terreur à mon âge et jeté un regard sur le passé, et j'ai vu tant d'efforts pour si peu de résultats. »

¶ « Ceci mesure le jugement musical des Parisiens : leurs meilleurs compositeurs, Gounod, Bizet, Massenet, ne trouvent d'abord le succès qu'en Allemagne. »

¶ « Wagner est mort laissant derrière lui des partisans fanatiques et des adversaires passionnés. La vérité se trouvera entre les deux. Génie novateur, le plus hardi qui ait jamais vécu, il plaça haut son idéal et suivit avec une volonté de fer la ligne qu'il s'était tracée. L'avenir dira si, en poussant son système jusqu'à l'excès, il n'a pas dépassé les limites de l'Art vrai. Comme homme, il laissera peu de regrets, ses ennemis lui ont fait moins de tort que son propre caractère. Il fut une preuve vivante que la nature humaine ne supporte pas à la longue la louange exagérée. »

¶ « Je vais à l'étranger, où personne n'a besoin de moi, au lieu de trouver dans ma patrie les satisfactions d'artiste auxquelles chaque compositeur a pourtant droit. »

¶ « C'est la rage de l'opéra et de l'opérette qui est cause que la France n'a jamais eu un compositeur de premier ordre. Quel art secondaire, celui qui a besoin, pour se produire, de décors, de machines, de ballets et de mille choses parasites, inutiles à la musique, qui la dégradent et la relèguent au second plan ! Au concert, la musique règne sans partage, ce n'est que là qu'elle peut se déployer dans toute sa grandeur et développer ces belles formes polyphoniques qui sont la gloire des maîtres et le dernier mot de l'art. Je ne connais pas un seul opéra qui renferme des pages comparables à celles que nous offrent les grandes œuvres de Haendel et de Mendelssohn, et on étonnerait bien des gens à Paris en leur disant que Bach est plus grand que Meyerbeer. »

¶ « Pourquoi je vis ici [à Leipzig] : 1. Parce que ma chambre est chauffée ; 2. Parce que j'entends quelque chose, alors que là-bas [à Paris], il n'y a rien ; 3. Parce que j'ai des relations avec de vrais artistes, et que là-bas il n'y a personne ; 4. Parce que je trouve encore des éditeurs. »

¶ « Personne ne s'inquiète de ce que j'ai fait ; à Paris on ne pense qu'à soi et au présent. »

¶ « La propension à la solitude contre laquelle j'ai toujours lutté devient ici [à Leipzig] plus forte que jamais. Le travail absorbant de l'art fait que l'on trouve ce à quoi s'intéressent les hommes vide, ennuyeux et sans valeur. »

¶ « Tous ceux qui, en Allemagne du moins, ont suivi les traces de Wagner dans ses derniers ouvrages, ont fait un four éclatant. C'est rabâcher que de répéter qu'il n'y a pas d'opéra sans mélodie, sans forme, sans art du chant. Supprimez tout cela, et vous supprimerez l'art même et tout ce qui fait la valeur, le charme, la grandeur. On parle toujours de réformes ! Il n'y en a pas dans les arts comme dans l'industrie, où le neuf tue toujours le vieux et l'élimine à tout jamais. Nous admirons encore les tableaux de Raphaël, nous sommes saisis d'admiration en entendant la messe de Bach, mais nos ingénieurs sourient de pitié en voyant la machine de Marly, qui passait pour un chef-d'œuvre au temps de Louis XIV. Je ne cesserai donc de répéter que Wagner n'a rien réformé du tout. »

¶ « Subjuguée et corrompue par l'exemple de Wagner, l'école néo-française et néo-germanique a retranché de l'opéra tout ce qui en a de tout temps fait le mérite et la valeur, en un mot la raison d'être. Sous prétexte de *vérité*, on nous donne des opéras d'orchestre avec déclamation obligée ! Et le cœur, cet autre puissant facteur de toute grande œuvre, que devient-il dans tout cela ? Et les ensembles, les finales, et le mélodieux agencement des voix ? Plus rien de tout cela. L'art musical se matérialise, en attendant une bonne réaction qui le ramènera dans sa voie. [Il faut partir] du bon principe que sans forme et sans mélodie, il n'y a plus de musique. »

¶ « Cette centralisation parisienne, qui peut avoir du bon en politique, est absolument désastreuse pour l'art. Il y a dans ce pays-ci [l'Allemagne] certainement vingt ou trente villes où on peut monter un opéra dans les meilleures conditions et il est, au point de vue du succès, absolument indifférent qu'un ouvrage soit joué pour la première fois à Berlin, ou à Weimar, ou à Darmstadt. S'il réussit, le bruit s'en répand aussitôt par la voie des journaux et il est joué partout. Pourquoi pareille chose n'existe-t-elle pas en France ? Mais non, être joué en Province

est déjà une mauvaise note, et notre Grrrrrand Opéra est dominé par l'idée biscornue que ce serait un déshonneur de monter un ouvrage qui a réussi à Rouen ! Tenez, les compositeurs français sont de vrais martyrs et je ne connais pas de condition pire que la leur. »

¶ « L'art instrumental perd sa raison d'être s'il ne reste fidèle au principe consacré par deux siècles de chefs-d'œuvre, à savoir : le développement d'une idée musicale, la construction de tout un édifice sur une phrase de quatre mesures. C'est là l'art des Haydn, Bach, Beethoven, un art, il est vrai, un peu plus difficile que celui d'illustrer une légende, une anecdote, une poésie quelconque, art puéril qui met un programme indispensable dans la main de l'auditeur, pour qu'il ne perde pas le fil de l'histoire. C'est aujourd'hui l'école matérialiste des Berlioz, des Liszt qui ensorcelle et corrompt les jeunes musiciens de France et d'Allemagne. C'est une mode et elle durera ce que durent les modes. Laissons passer. »

¶ « Dieu soit loué, les doctrines de Bayreuth n'ont pas encore envahi l'Église. [...] Que voulez-vous, moi je suis pour le *vieux jeu* ! Je suis pour l'ampleur des formes, pour le large développement des idées, pour la polyphonie chorale, pour tout ce qui est, en un mot, l'essence même de l'art et ce qui en constitue la valeur et la dignité. »
